



HAL
open science

Emotions, images et enjeux environnementaux

Charles-François Mathis, Raphaële Bertho, Sebastian Grevsmühl, Allain Bougrain-Dubourg

► **To cite this version:**

Charles-François Mathis, Raphaële Bertho, Sebastian Grevsmühl, Allain Bougrain-Dubourg. Emotions, images et enjeux environnementaux. Pour mémoire., 2019, 20, pp.126-142. hal-02166066

HAL Id: hal-02166066

<https://hal.science/hal-02166066v1>

Submitted on 26 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



MINISTÈRE
DE LA TRANSITION
ÉCOLOGIQUE
ET SOLIDAIRE

MINISTÈRE
DE LA COHÉSION
DES TERRITOIRES
ET DES RELATIONS
AVEC LES
COLLECTIVITÉS
TERRITORIALES

n° 20
PRINTEMPS - 2019

Pour COMITÉ D'HISTOIRE **mémoire**

REVUE DES MINISTÈRES DE LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE ET SOLIDAIRE ET DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES ET DES RELATIONS AVEC LES COLLECTIVITÉS TERRITORIALES



Rendez-vous de l'histoire de Blois 2018
« La puissance des images »



SALON DU LIVRE
DÉBATS
CINÉMA
EXPOSITIONS

21^{ES} BLOIS - 10 AU 14 OCT. 2018
RENDEZ-VOUS
DE L'HISTOIRE
LA PUISSANCE DES IMAGES

Table ronde

Émotions, images et enjeux environnementaux

Table ronde du 12 octobre 2018 animée par **Charles-François Mathis**, maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université Bordeaux Montaigne.

avec

Raphaële Bertho, maîtresse de conférences en arts à l'Université de Tours, directrice du laboratoire *Interactions, Transferts, Ruptures artistiques et culturelles (InTRu)*

Sebastian Grevsmühl, chargé de recherche CNRS à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Allain Bougrain-Dubourg, journaliste et président pour la Ligue de Protection des Oiseaux (LPO)

Charles-François Mathis

Bonjour à tous. Merci beaucoup d'être venus assister à cette table ronde autour du thème « *Images, Émotions et Environnement* ». Cette rencontre est organisée par quatre structures que je vais vous présenter rapidement.

Premièrement, le Réseau Universitaire de Chercheurs en Histoire Environnementale (RUCHE) est, comme son nom l'indique, un réseau de chercheurs spécialistes de l'histoire de l'environnement qui se sont organisés pour rendre visible cette discipline au sein de l'histoire. Ce réseau est présent aux Rendez-vous de l'Histoire depuis cinq ans pour essayer de sensibiliser le public à cette approche historique relativement nouvelle en France.

Deuxièmement, l'Association pour l'Histoire de la Protection de la Nature et de l'Environnement (AHPNE). Cette association réunit des anciens acteurs de la protection de l'environnement, notamment au sein du ministère, et des scientifiques qui cherchent à encourager l'histoire de la protection de la nature en France. Leurs actions consistent en des journées d'étude, des colloques, des opérations pour sensibiliser les associations de protection de la nature à la sauvegarde de leurs archives, ou encore des biographies des grands acteurs de la protection.

La troisième structure organisatrice est le Comité d'Histoire du ministère de la Transition écologique et solidaire, qui filme et retranscrit ces rencontres pour

les publier sur le site du ministère.

Enfin le laboratoire d'excellence Écrire une Histoire Nouvelle de l'Europe (EHNE).

J'ai le plaisir d'accueillir les trois intervenants qui vont partager leurs idées sur ces questions d'images, d'environnement et d'émotions.

Raphaële Bertho est maîtresse de conférences en Arts, titulaire d'un doctorat en histoire de l'art intitulé *Paysages sur commande, Les missions photographiques en France et en Allemagne dans les années 1980 et 1990*. Elle a pris en 2014 la direction d'un projet de recherche intitulé *Mon Paysage au quotidien* organisé par le ministère de l'En-

vironnement. Elle a également participé au programme *Photopaysage* de 2015 à 2017 dans le cadre de l'Agence Nationale de la Recherche. Vous la connaissez sans doute pour avoir été la commissaire de l'exposition *Paysages français. Une aventure photographique 1984-2017* à la Bibliothèque nationale de France (BnF) en 2017-2018.

Sebastian Grevsmühl est chargé de recherche au CNRS dans le groupe de recherche en histoire environnementale qui fait partie du Centre de recherches historiques de l'EHESS. Ces recherches portent sur les images et les cultures visuelles en sciences. Elles ont donné lieu à un ouvrage remarquable, intitulé *La Terre vue d'en haut. L'invention de l'environnement global*, paru au Seuil en 2014.

À ma gauche, Allain Bougrain-Dubourg - faut-il le présenter ? - a à son actif trente ans de présentation d'émissions animalières sur France Télévisions et Europe 1. Il est aussi producteur et réalisateur de documentaires animaliers, auteur de nombreux ouvrages dont un *Dictionnaire passionné des animaux* et *Lettres des animaux à ceux qui les prennent pour des bêtes*. Il est également président de la Ligue pour la Protection des Oiseaux (LPO) et du conseil d'orientation stratégique de la Fondation pour la Recherche sur la Biodiversité.

Pour commencer, je vais vous demander d'évoquer chacun une image qui aurait marqué votre intérêt pour la nature et pour le paysage, et qui dans votre histoire a suscité, intellectuellement ou

émotionnellement, votre engagement en matière de recherche ou de protection.

Allain Bougrain-Dubourg

C'est difficile. J'ai eu le bonheur de voir tant de choses que les images se bousculent. Je peux peut-être en retenir une : j'ai dix ans et, au Muséum d'Histoire Naturelle de La Rochelle, je vois une girafe empaillée. C'était la girafe offerte par le Pacha d'Égypte à la France, partie de Marseille à pied pour remonter jusqu'au Jardin des Plantes après bien des aventures. J'étais fasciné par cette girafe mais aussi par les vivariums qui contenaient des vipères à cornes, dans un décor de Sahara. Voir le squelette d'un dauphin m'invitait à partir dans les eaux du Pacifique, imaginant que j'allais nager avec les dauphins. C'était une invitation au voyage. Quand j'ai visité ce muséum, vers l'âge de dix ans donc, je me suis dit : « il faut que j'aie vu tout cela en vrai ». Cela a déclenché incontestablement une vocation.

Sebastian Grevsmühl

Comme je suis plus jeune, je choisirai une image plus récente, datant du début des années 90, à l'époque de la Guerre du Golfe. C'était la première guerre très télévisée, presque en temps réel. Nous pouvions voir les installations pétrolières sabotées prendre feu, le pétrole se déverser dans le Golfe persique, les animaux, les oiseaux, etc. Ce décalage entre une guerre hyper réelle, comme un jeu vidéo, présente sur les écrans de télévision et le désastre écologique, mis à l'écart de cette guerre, m'a interrogé.

Raphaële Bertho

Je ne suis pas allée chercher dans mes souvenirs, mais plutôt dans un travail assez récent qui clôturait l'exposition *Paysage français* à la BnF. Il s'agit d'une sculpture de Lionel Bayol-Thémines, datant de 2015 et faisant partie d'un ensemble qui s'appelle *Silent Mutation*. Après avoir pris des photographies des Alpes, l'artiste a dénaturé ces images en manipulant leur code numérique dans le but de matérialiser l'artificialité de la nature et la façon dont elle est transformée de l'intérieur par nos actions. J'ai trouvé cette œuvre intéressante, car la démarche photographique fonctionne comme un miroir de notre rapport à l'environnement : c'est l'image d'une altération fondamentale¹.



Lionel Bayol-Thémines, *High Land* (2016), série « Silent Mutation (post-anthropocène) » © Lionel Bayol-Thémines

¹ Les photographies citées par Raphaële Bertho sont toutes reproduites dans le catalogue de l'exposition : Raphaële Bertho, Hélioise Conésa (sous la dir.), *Paysages français. Une aventure photographique, 1984-2017*, Paris, BnF éditions, 2017. Le lecteur peut également visiter l'exposition virtuelle : <http://expositions.bnf.fr/paysages-francais/>

Charles-François Mathis

Je vous remercie beaucoup pour ces trois exemples qui m'amènent naturellement à interroger l'historicité de l'usage et de la réception des images. Vous évoquez des souvenirs d'animaux empaillés, d'une guerre propre en décalage avec les désastres environnementaux qu'elle occasionne, des images numérisées. Ces exemples posent la question à la fois du moment où des images ont pu être utilisées pour sensibiliser à la cause environnementale et de ce qu'elles représentaient : une nature ordinaire, extraordinaire ou spectaculairement abîmée comme c'était le cas en Irak.

Quelles sont les grandes modifications techniques qui ont eu lieu – par exemple le rôle du cinéma en début de siècle – et leur impact sur la manière de représenter et l'effet que l'image peut avoir sur le public. Comment pourriez-vous répondre à toutes ces questions ?

Allain Bougrain-Dubourg

Une chose me frappe. Avant évoquer les images les plus porteuses de la question environnementale, j'aimerais évoquer celles qui nous ont échappé.

J'ai réalisé un film sur les 100 ans de la LPO, née en 1912. Nous avons revisité toute l'actualité pendant près d'un siècle. Au lendemain de la Seconde Guerre, et même entre les deux guerres, ce sont les débuts du remembrement. Des films muets ou presque nous montrent que tout le monde se flatte d'arracher les haies pour permettre aux machines de plus en plus grandes de rendre l'agriculture de plus en plus

industrielle. Aujourd'hui nous savons que cela a conduit au déclin de la biodiversité. Je viens de signer ce matin une charte avec les chambres d'agriculture, car aujourd'hui les agriculteurs souhaitent au contraire replanter. C'est un bon signe. Bref, nous sommes passés à côté de la destruction en nous félicitant de la situation.

Deuxièmement, moi comme d'autres sommes issus de la culture Disney. Je me souviens d'avoir produit l'émission « Terre des bêtes » durant les années 70. À l'époque, dans les images que la télévision nous montrait, il y avait les bons et les méchants, comme dans les dessins animés de Walt Disney et les grands documentaires comme *Désert vivant*. La direction des programmes d'Antenne 2 me disait : « ne montre pas de rapace en train d'attaquer un oiseau ou un lapin. C'est trop violent, il faut couper ! » Nous donnions alors une image de la nature un peu aseptisée. Je me suis franchement opposé à cette démarche.

Des amis des animaux – nous allons peut-être dériver sur la condition animale qui est intéressante dans nos relations au vivant – disent : « il faut dénoncer ! Il faut montrer ! ». C'est ce que fait L214 aujourd'hui, en mettant des caméras dans des abattoirs et des camions de transport d'animaux. Cependant, ces images étant insupportables, certaines personnes réagissent en disant : « comment pouvez-vous montrer des images pareilles ? » C'est une situation paradoxale. Peu à peu, des images nous ont montré l'ampleur du déclin écologique. Je pense aux marées noires qui ont

été hautement symboliques : le *Torrey Canyon*, l'*Amoco Cadiz*, et surtout l'*Erika* en 1999. Nous ne pouvions pas rester indifférents devant 150 000 guillemets de Troïl qui arrivaient sur les plages en train d'agoniser et de vomir leur poison noir. Ces douloureuses expériences ont conduit beaucoup d'entre nous à ne plus considérer les animaux sauvages comme des espèces, des quotas, des stocks, des masses ou des populations, mais comme des individus ! C'est très important. Plus l'éthologie avance, plus notre rapport à l'animal reconsidère l'individu plutôt que l'espèce.

Sebastian Grevsmühl

Je pense qu'il est important de prendre la question de l'historicité au sens large.

Il y a eu des changements majeurs dans la représentation de l'environnement aux XIX^e et XX^e siècles. La question environnementale est entrée en jeu aussi grâce au visuel. Au XIX^e siècle, les représentations portent surtout sur le paysage, statique et forgé par le temps long – le temps géologique – avec la question du sublime. La représentation esthétique est très codée. Il y aura toujours des codes, mais ils vont changer à chaque époque.

Progressivement, nous sommes passés d'une image statique à une image active, d'un décor à un processus de vie, un processus scientifique. Nous sommes passés d'une nature extérieure à une nature plus engageante et à des vues plus englobantes. Ce changement est accompagné par les profonds changements technologiques. Nous sommes

passés de la peinture à la photographie, puis au cinéma et enfin à la télévision. Tous ces changements technologiques apportent une autre vision du monde et de l'environnement.

Par exemple, le XIX^e siècle donnait une vision romantique de l'environnement. Je pense aux parcs nationaux aux États-Unis peints par Albert Bierstadt, des paysages gorgés de soleil, des peintures magnifiques. Nous pouvons y voir une nature qu'il faut protéger, car elle est en dehors du temps. Elle sera toujours

là et il faut la préserver. Cette école est présente dans de nombreux pays, en France, en Angleterre.

La photographie a été inventée dans les années 30 du XIX^e siècle. Elle s'est rapidement développée entre le milieu et la fin du XIX^e siècle où on peut observer l'apparition des premières photographies aériennes qui sont prises depuis des aérostats et des ballons captifs. Grâce à l'avion, les premières grandes vues de paysage deviennent possibles. Des aviateurs géographes sont notam-

ment à l'origine de ces premiers plans photographiques de plus en plus englobants. Ce changement s'accélère encore avec les fusées de l'ère spatiale. Ainsi, nous nous éloignons de plus en plus du paysage qui nous entoure, dans lequel nous vivons, l'environnement au sens littéral. Ce passage d'un paysage à une vue englobante est très important, car il nous distancie de notre environnement et, en même temps, il nous aide à mieux comprendre les processus terrestres et les enjeux globaux. Nous ne sommes plus dans le paysage. Nous n'avons



Albert Bierstadt, *Mount Corcoran* (1876) © National Gallery of Art, Washington/commons.wikimedia

plus les pieds sur terre. Nous avons quitté l'environnement pour mieux comprendre les enjeux globaux. Or l'enjeu aujourd'hui est de revenir à une insertion dans l'environnement sans oublier les questions globales qui conditionnent notre vie actuelle sur Terre.

Charles-François Mathis

Je crois que cela fait une transition avec ce que Raphaële Bertho va nous dire sur la nature ordinaire.

Raphaële Bertho

Pour revenir sur ce que vous avez dit, Monsieur Bougrain-Dubourg, votre exemple des films sur les haies montre très clairement que l'image n'existe pas en dehors d'un discours. Sans un discours portant une préoccupation dans le débat public, l'image ne fait pas sens, elle ne circule pas et n'est pas médiatisée. Il faut un discours pour que, éventuellement, des images le portent ensuite et en deviennent les synthèses visuelles. Ainsi, sans l'émergence d'un discours environnemental, il n'y a pas d'images.

En lien avec ce que disait Sebastian Grevsmühl, j'ai fait une sélection rapide de quelques images de l'exposition *Paysages français* qui retracent l'évolution dont vous parlez sur une période très courte, des années 80 à aujourd'hui. À mon avis, elles font vraiment sens sur le déplacement de point de vue dont vous parliez.

Commençons avec des images des années 80 de la mission photographique de la Délégation à l'Aménage-

ment du Territoire et à l'Action Régionale (DATAR), cette grande commande publique lancée en 1984. Elle a sollicité plus d'une vingtaine de photographes, dont l'américain Lewis Baltz. Ce dernier a été le seul à proposer un point de vue qui présente une préoccupation sur la question de l'environnement. Il a photographié le secteur de Fos-sur-Mer, une zone industrielle et portuaire immense développée là par l'État et qui a donné lieu à des dégâts environnementaux tout aussi immenses. Baltz a été le seul à choisir une vision au ras du sol, soulignant un intérêt pour la terre et ce qu'elle va devenir. Les autres photographes gardent une vision du paysage telle que nous l'avons vue dans les tableaux, héritée de la peinture du XIX^e siècle. Il y a un sujet – le peintre, le photographe –, qui observe un objet extérieur – le paysage –, qui le cadre et le maîtrise. L'histoire du paysage est d'ailleurs l'histoire de la maîtrise d'une nature aux ressources pensées comme illimitées. Alain Roger a nommé ce processus « l'artialisation », c'est-à-dire la maîtrise et la transformation de la nature en paysage.

En avançant dans le temps, cette conception très moderne – sujet et objet distant l'un de l'autre – va évoluer vers une nouvelle perception. La question temporelle apparaît dans la conception du paysage. Et se pose la question : comment saisir l'évolution du paysage avec une image fixe ? C'est l'idée de l'Observatoire Photographique National du Paysage, opération lancée en 1992 par le ministère de l'Écologie et qui perdure encore aujourd'hui. Elle propose

la reconduction d'un point de vue sélectionné conjointement par l'artiste et les experts du territoire. Ce protocole peut donner à voir un cycle végétal, comme dans cette série de Gérard Dalla Santa, ou parfois permettre d'assister à la disparition pure et simple d'une vue qui se retrouve bétonnée comme ici dans les Côtes d'Armor.

Nous sommes dans les années 90 et les préoccupations environnementales vont avancer et acquérir une certaine portée. Une troisième posture se développe, nous l'avons intitulée dans l'exposition « l'être au paysage ». L'idée est d'être à l'intérieur de l'environnement, avec une perception phénoménologique du rapport à l'espace et au paysage.

Les photographies des œuvres citées sont projetées.

Voici des images issues du projet *France(s) Territoire Liquide*, réalisé entre 2010 et 2014. Emmanuelle Blanc semble photographier une nature inviolée, comme on la fantasme encore, pourtant on décèle à chaque fois une présence, certes discrète mais persistante de l'homme, même dans le plus reculé des massifs.

Joffrey Pleignet devient, lui, l'archéologue de la pollution.

De la trace, du passage, on passe progressivement au portrait, marquant là le caractère indissociable de l'homme et de son environnement. C'est par exemple le parti pris par Samuel Bollendorff dans la série *Contaminations* exposée actuel-

lement au festival Visa pour l'image. Le photographe essaie dans cette série de dresser un portrait global des contaminations sur toute la planète. Cette photographie a été prise là où Monsanto a déversé ses fonds de cuves de PCP (polychlorobiphényles) et ainsi contaminé toute la population.

La photographie est projetée.

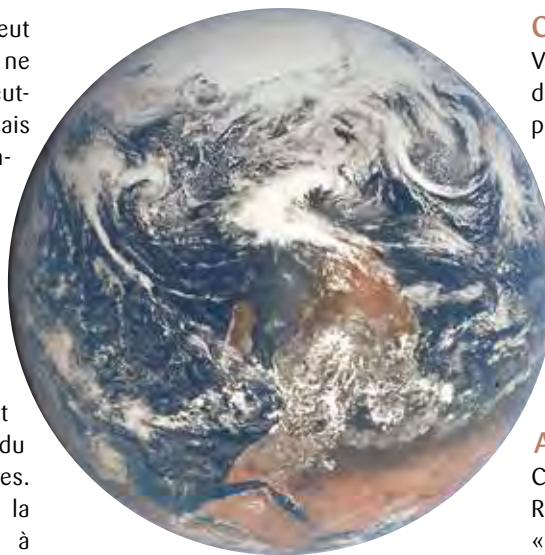
Allain Bougrain-Dubourg

Quand vous dites que l'image ne peut pas s'exonérer du commentaire, je ne suis pas tout à fait de cet avis. Peut-être n'ai-je pas bien compris, mais 1 000 images qui prouvent le contraire me viennent à l'esprit. Je parlais de marée noire. Par exemple, lors du *Torrey Canyon*, l'image de la silhouette d'un guillemot englué de poison noir incarne toutes les marées noires. Regardez la petite fille vietnamienne qui fuit la guerre, toute nue, les bras écartés. Elle court hagarde. Cette image a fait le tour du monde et reste dans nos consciences. Pas besoin de commentaire, c'est la guerre du Vietnam. Cette femme à Tian'Anmen, seule face à un alignement de chars, c'est la domination ! Che Guevara avec son béret et son cigare, c'est la révolution ! De nombreuses images nous racontent des choses sans besoin de sous-titre. Peut-être sont-elles accompagnées culturellement.

Raphaële Bertho

Vincent Lavoie a appelé ces images des « images-monuments ». Vous avez l'impression qu'elles se passent de commentaire parce que leur lecture est induite

par leur médiatisation préalable qui les ancre dans la mémoire commune. Le discours qui les accompagne se déplace éventuellement dans le temps, en fonction du moment de la réception. La photographie du républicain espagnol tué par balle de Robert Capa, de l'image de la Guerre d'Espagne devient le symbole de la violence inhérente à tout conflit, de la mort qui vient faucher violemment les combattants.



La Terre vue par la mission Apollo 17, le 7 décembre 1972 © NASA/commons.wikimedia

La jeune fille du Vietnam photographiée par Nick Ut connaît une destinée « iconique » similaire. Le travail des historiens montre bien que cette image n'a pas changé le cours de la guerre, mais elle a permis d'appuyer et d'amplifier le discours contre la guerre du Vietnam qui préexistait. Sans ce discours, elle n'aurait pas été choisie, ni diffusée ni relayée.

Sebastian Grevsmühl

Je rajouterai une seule chose. La bille bleue de la mission Apollo 17 en 1972 est devenue une icône, une icône « écokitsch ». Elle a été distribuée de manière intense, imprimée sur tous les objets qui nous étaient vendus comme des objets globaux. Même la Banque Mondiale l'a utilisée en couverture. Quiconque voulait porter un discours global s'appropriait cette image.

Charles-François Mathis

Vous avez évoqué ce regard décentré, différent, un peu plus éloigné, que nous portons sur la nature. Cela m'amène à vous interroger sur la représentation non pas de la nature, mais de la biodiversité, une préoccupation d'avantage à l'ordre du jour. Donner un visage à la biodiversité plutôt qu'à la nature change-t-il quelque chose ? Cela a-t-il été déjà fait ? Quelles sont les difficultés ?

Allain Bougrain-Dubourg

C'est une très bonne question. Rappelons tout de même que le mot « biodiversité » apparaît globalement au Sommet de la Terre de Rio en 1991. Il a généré de nombreux questionnements dans les associations de protection de la nature. Ce n'est pas Rémi Luglia, ici présent, de la Société Nationale de Protection de la Nature (SNPN), la plus ancienne association de protection de la nature de France, qui dira le contraire.

Dans votre introduction, vous avez parlé d'émotion. J'ai alors pensé immédiatement à la différence entre la nature et la biodiversité. Pour nous, les anciens

naturalistes, la nature incarne le réveil des sens ou plus exactement l'éveil des sens. C'est être capable de caresser, de toucher, de goûter, d'écouter, d'observer, de voir. La biodiversité représente le savoir. Elle est froide et sans émotion.

Pourtant, j'ai fait partie de ceux qui pensaient que c'était une bonne chose qu'un nouveau mot, la biodiversité, s'impose notamment dans l'oreille des décideurs, des politiques. Parler de protection de la nature ne marchait plus ou pas suffisamment. « Les gentils naturalistes, les amis des oiseaux, les amis de la nature... » Quand nous entendons « biodiversité », nous nous disons : « ce sont des gens qui savent ». Cela a donné de la crédibilité à notre combat. Dans les associations de protection de la nature – nous nous voyons périodiquement –, il nous arrive d'en parler et le débat n'est toujours pas tranché aujourd'hui. Il y a des nostalgiques de la nature et des adhérents de la biodiversité considérant que le mot est désormais intégré dans le vocabulaire. La prochaine COP, la COP 14 à Charm El-Cheikh en Égypte, traitera de la biodiversité, tout comme il existe des COP climat. Il faut faire avec.

Sebastian Grevsmühl

La biodiversité m'inspire un point de vue scientifique, un côté froid comme vous l'avez bien dit. Cette question va au cœur du problème de la gestion de la nature. Pour protéger la nature, il faut des institutions globales et internationales capable de gérer et imposer des règles et des normes. Cette gestion globale de l'environnement s'est vraiment imposée à partir des années 80. Elle apporte aussi

des images et des produits scientifiques rationnels qui ne sont pas forcément dénués d'émotion. La science ne peut pas se passer complètement d'émotion. Elle intervient indirectement.

Pensez aux projections climatiques du groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) dont nous verrons bientôt le dernier rapport. Les experts nous montreront de nouvelles images sur les scénarios climatiques et l'avenir de notre Terre jusqu'à 2100. Nous aurons sans doute droit à des images montrant une terre de plus en plus rouge et de plus en plus chaude, et à des graphiques montrant le déclin massif de la biodiversité.

Ces images ont bien sûr un impact émotionnel, même si elles nous semblent très lointaines et froides. Néanmoins, elles s'inspirent de codes esthétiques qui ont forcément un impact émotionnel.

Raphaële Bertho

Je dois vous avouer qu'aucune image ne me vient immédiatement comme incarnation de la biodiversité, et je pense que c'est en fait révélateur d'un déficit de représentations symboliques de cette question. Nous en avons pour incarner la pollution, comme les clichés des marées noires évoquées précédemment, il en existe pour incarner le réchauffement climatique, mais pour la biodiversité, c'est plus compliqué.

Cela nous pose la question de la construction de telles productions symboliques, mettant en lien un concept et une émotion. Comment produit-on

une image qui marque, qui parle ou qui engage ? Quel équilibre trouver entre la dimension éthique du discours et l'esthétique de la représentation ?

La question a souvent été posée dans le domaine du photojournalisme, le grand producteur d'images du XX^e siècle. Il y a une limite complexe entre le fait de témoigner, à l'époque « pour l'histoire » et maintenant « pour l'environnement », et le voyeurisme. Pour témoigner il faut s'engager et donc être au plus proche. C'est la figure du héros, Robert Capa, qui va au front. En même temps, un basculement est survenu à un moment donné vers la figure du voyeur. Raymond Depardon par exemple, suite à une image de lui faite par Gilles Caron au Biafra en 1968, entame une réflexion sur son rôle et sa place en tant que photojournaliste et la dimension voyeuriste de la recherche de l'« image choc ». Il propose une posture de retrait, ainsi que la nomme Dominique Baqué, incarnée notamment par la série « History » de Luc Delahaye.

En réaction à la saturation d'images, Delahaye a choisi de laisser le spectateur investir la représentation, apparemment anodine et placide, en lui précisant seulement où la photographie était prise. C'est une façon de réengager le spectateur dans l'image. Dans les « photo-chocs », le pathos, comme disait Barthes en 1957, vient « frapper le spectateur au visage ». Ici, au contraire, ce dernier est invité à s'engouffrer dans des images que nous qualifierons d'images « en creux ». Ce choix d'une distance éthique va toutefois donner lieu

à une nouvelle critique. En effet, certains comme Alan Sekula estiment que la tranquillité de ces représentations nourrit in fine le désengagement des regards vis-à-vis de l'état de du monde en « flattant l'inertie idéologique de ces contemplateurs peu soucieux de déchiffrer l'arrière-plan politique et social ». La tension entre éthique et esthétique est manifestement insoluble.

Pour en revenir à l'environnement, je vous propose d'observer le parti-pris adopté ici par Alain Delorme dans la série *Murmurations*. Au premier regard, on est séduit par ce vol d'étourneaux dans la lumière rougeoyante de la fin du jour. Mais si vous vous approchez, vous verrez que ce magnifique nuage est en fait constitué de sacs plastiques. Ici l'auteur décide de nous prendre au piège de l'esthétique, de cette pollution qui peut être « belle » pour nous faire réfléchir sur la dimension environnementale.

Allain Bougrain-Dubourg

Je voudrais dire un petit mot sur l'analogie entre la question climatique et celle de la biodiversité que vous avez évoquée. Vous dites que vous ne voyez pas d'images de la biodiversité. C'est bien tout le problème que nous vivons aujourd'hui, un problème dramatique. La question climatique a réveillé nos consciences parce que nous avons une lisibilité des événements, de leur intensité et de leur accélération. Même si nous confondons parfois climat et météo, nous voyons que les événements s'accélèrent. En face, nous avons des formes de réponse de la part du citoyen, de la collectivité, de l'entreprise, qui font des

économies d'énergie, de l'isolation, du covoiturage, etc. pour réduire les gaz à effet de serre.

En ce qui concerne la biodiversité, comme vous l'indiquez, nous n'avons pas d'incarnation du déclin en train de se produire. De plus, nous sommes dans une relation soit d'utilité soit d'indifférence. Nous adorons l'abeille, car elle nous est utile, elle est fragile et elle nous fait de la peine. Mais le gypaète ou la tortue d'Hermann peuvent disparaître, cela nous laisse complètement indifférents. Nous ne réalisons pas que le vivant est un mur dont toutes les pierres interagissent. Si les pierres tombent les unes après les autres, le mur va s'effondrer en nous entraînant incontestablement dans sa chute.

Nous n'avons pas la lisibilité du déclin et nous n'avons pas non plus les réponses. Faire des refuges pour les oiseaux, avec des mangeoires et des niochirs ou un hôtel à insectes, cela suffit-il à sauver la biodiversité ? La réponse est non. C'est très bien de le faire, mais il faut un changement de paradigme total. Il faut revisiter l'agriculture industrielle, arrêter l'artificialisation des sols, réduire l'assèchement des zones humides et que sais-je encore. Voilà deux questions essentielles et intimement liées. Nicolas Hulot a essayé de porter au mieux la conjugaison du climat et de la biodiversité. François de Rugy – nous avons une réunion hier ensemble – disait avec la même énergie qu'il tenait à mettre au même niveau le climat et la biodiversité. Mais il n'y a rien à faire, cela passe difficilement.

Charles-François Mathis

Merci beaucoup. Après une première partie sur l'historicité de la représentation de la nature et de la biodiversité, voici une deuxième partie sur la question de l'émotion et de l'efficacité de ces images : je reviens sur ce que vous avez dit et notamment sur la question de l'efficacité des images. Vous dites qu'il manque une image de la biodiversité pour encourager à la protection de la nature. Vous avez tous lié l'image à l'émotion et vous avez aussi évoqué la question du texte accompagnant l'image.

L'image doit-elle absolument se substituer à un texte argumentatif pour pouvoir inciter à la protection ? Faut-il absolument une image pour motiver les personnes à agir pour le climat ou la biodiversité ? Comme vous l'avez évoqué, Raphaële, ces questions sont liées à l'articulation entre raison et émotion, entre un acte raisonné inscrit dans la durée et une émotion durable ou non. C'est une autre question : l'émotion provoquée par une image peut-elle être durable et motiver durablement une action ou reste-t-elle superficielle ? Par exemple, on peut trouver les abeilles très jolies et le lendemain soutenir le glyphosate et les néonicotinoïdes. Comment raison et émotion s'articulent-elles dans le temps ?

Raphaële Bertho

Je pense que la question sur la biodiversité est moins celle de l'image en elle-même que de son incarnation par un élément. Cela nous amène à une autre question. Selon moi, l'émotion n'est pas l'antithèse de l'action et de l'engagement. De même, la dimension réflexive

n'est pas synonyme d'engagement. Ce n'est pas parce que vous entendez bien le discours porté par une image que vous allez forcément réagir.

Je pense que l'engagement est plutôt question de proximité. L'incarnation nous permet de ressentir cette proximité. Le discours sur les abeilles construit une sensation de proximité, car il s'agit d'éléments quotidiens, ordinaires, de notre miel et de nos fleurs. Ce discours a été travaillé de façon à le rendre plus proche de nous. D'autres espèces par contre ne nous semblent pas proches. Plus qu'une question d'image, c'est une question d'incarnation qui permet de sentir dans une proximité émotionnelle. Nous sommes plus à même de nous engager pour ce qui nous touche, littéralement ou métaphoriquement.

Je reviens sur la notion de discours. Quand je parle de discours, je ne parle pas nécessairement de texte. Le discours peut aussi être porté par le support et la manière dont l'image est placée sur le support. Je prends l'exemple d'une image de photographie de presse parce qu'un grand travail d'historicité de l'image a été fait dans ce domaine : le milicien de Capa. Dans sa première édition dans *Regard*, l'image est une vignette en haut à gauche, parmi tant d'autres. Puis elle est extraite et, un an plus tard, elle fait la couverture de *Life*. Le discours est alors modifié ne serait-ce que par le positionnement de l'image et ses modalités. Le discours n'est donc pas seulement un texte argumentatif ou une légende. C'est tout un ensemble qui porte la compréhension

préalable. Dans une exposition, le discours est porté tant par le texte que par la scénographie. Il faut donc délier la question du discours d'avec le texte.

Sebastian Grevsmühl

J'aimerais rebondir sur vos propos. L'incarnation est en effet très importante parce que chaque problème environnemental doit à un moment ou à un autre se rencontrer dans la vie quotidienne, à une échelle humaine. Les premiers mouvements écologistes vraiment importants ont été inspirés en réaction à des problèmes dus à l'industrialisation, des problèmes rencontrés directement dans leur environnement.

Nous passons maintenant à des problèmes globaux et ces problèmes sont bien incarnés dans la notion d'« environnement global ». Cette notion est caractérisée par une profonde tension entre d'un côté l'environnement qui fait référence à ce qui nous entoure, le paysage dans lequel nous vivons, et, de l'autre côté, le « global », terme qui renvoie au globe et c'est-à-dire un artefact, un objet construit, sur lequel nous pouvons agir de l'extérieur. La gouvernance aujourd'hui essaie d'agir de l'extérieur sur cet objet qu'est le globe, la planète Terre, mais nous avons perdu alors de vue l'environnement. Or cette vision de l'intérieur est indispensable.

Prenons l'exemple du trou de la couche d'ozone. En 1985, des chercheurs britanniques l'ont découvert en Antarctique. Ils ont fait de la recherche fondamentale comme il n'est plus possible d'en faire aujourd'hui parce qu'elle n'est plus

financée. Ils ont observé depuis 1957 – soit l'Année géophysique internationale – de façon systématique et continue l'ozone stratosphérique au-dessus de leur base antarctique à Halley Bay. Pendant presque 20 ans, ils n'ont pas publié un papier sur leurs recherches, mais ils continuaient, car ils étaient toujours financés. Un jour, au début des années 80, ils ont compris qu'il y avait vraiment un problème : l'ozone stratosphérique était en train de diminuer. Ils ont alors lancé l'alerte et leur papier publié en 1985 dans *Nature*, annonçant la destruction de l'ozone stratosphérique, a été un véritable choc. Or cette observation était d'abord locale, à Halley Bay en Antarctique. La NASA a transformé ce problème en problème environnemental global en publiant des cartes et des animations montrant la destruction de l'ozone à l'échelle de tout l'hémisphère sud. Ils ont montré que le problème n'était pas qu'au-dessus de l'Antarctique, mais au-dessus de tout le continent. C'est cela qui a fait bouger les politiques. La convention de Vienne de 1985 n'était pas encore un protocole environnemental, mais le protocole de Montréal de 1987 interdisait de manière efficace la production des CFC (chlorofluorocarbures). Il a été signé par la suite par tous les pays, le transformant en un vrai protocole universel, le seul à vrai dire, de protection environnementale globale.

Nous essayons de reproduire cette action aujourd'hui dans le cadre de la gouvernance du changement climatique et autour de la question de l'anthropocène, mais nous n'y arrivons pas

pour différentes raisons. Ce n'est pas parce que nous n'avons pas d'images sur le changement climatique ou la biodiversité. Nous connaissons les limites terrestres, plusieurs indicateurs nous disent que nous avons déjà dépassé les limites concernant la biodiversité, le cycle du nitrate et de phosphore, etc. Nous avons également la courbe de Keeling qui montre l'évolution du taux de CO₂ dans l'atmosphère, qui ne cesse de monter. Nous savons que l'atmosphère est toujours plus chargée de CO₂. Or ces représentations ne font pas bouger les politiques.

Allain Bougrain-Dubourg

Si, la COP 21 est un succès admirable !

Sebastian Grevsmühl

Je n'en suis pas si sûr. Je ne pense pas que ce sont les images qui résoudront le problème en tout cas.



Gypaète barbu (*Gypaetus barbatus*)
© Richard Bartz - commons.wikimedia

Allain Bougrain-Dubourg

Tout à l'heure, j'essayais de souligner qu'il y avait une prise de conscience sur la question climatique. Je crois qu'elle est incontestable. Toute la planète a compris, même les Chinois, même les Indiens, à part, outre-Atlantique, un gros avec une mèche blonde. Chacun réagit à sa mesure et nous pouvons en discuter. En tout cas, la COP 21 a été un déclenchement indiscutable. Maintenant, il faut voir combien de milliards de dollars par an seront dégagés pour aider les pays les plus fragilisés par le changement climatique. C'est un autre débat qui devrait s'affirmer en 2020.

Concernant la biodiversité, nous n'avons toujours pas compris. 15 000 scientifiques nous ont alertés l'année dernière, mais l'effet d'annonce est retombé.

Vous le dites bien, c'est la proximité qui nous rapproche de nos responsabilités. Il est certain qu'une pollution de la Loire ici à Blois vous intéressera plus que le contournement de Strasbourg en train d'être réalisé en Alsace. C'est évident. L'abeille nous est proche, mais qui sait à quoi ressemble le gypaète barbu ? Je continue de penser qu'il y a de l'espoir pour le climat, même si c'est une course contre la montre - plus 1,5 °C d'ici 2030 -, mais j'ai l'impression que la situation est malheureusement différente pour la biodiversité.

Au-delà de la distance, je vois que la société bouge. La société frémit. La société se responsabilise. Je circule beaucoup et de nombreuses personnes me demandent : « que puis-je faire à

mon niveau ? » Cette question revient sans arrêt. En général, je leur réponds que le vote est une première solution. Mais les promesses ne sont pas toujours tenues et les politiques sont élus pour cinq ans.

Nous avons aussi la capacité de consommer autrement. Notre rapport à l'animal et à sa souffrance me semble révélateur et d'actualité. Selon un récent sondage IFOP, 7 Français sur 10 demandent aux élus d'agir pour diminuer la souffrance animale suite aux images de L214. Or la loi Agriculture et Alimentation vient d'être bouclée. Son article 13 a fait l'objet d'une série d'amendements sur le bien-être animal (des caméras dans les abattoirs, des mesures contre le broyage des poussins ou la castration sans anesthésie des porcs, etc.). Tous ces amendements ont été rejetés par les députés. Aucun n'est passé. C'est sur-réaliste ! Pire encore, dans *Le Journal du Dimanche* il y a quinze jours, 85 députés dont des amis comme Barbara Pompili et Loïc Dombreval, président du groupe animaux à l'Assemblée Nationale, ont eu le culot d'écrire une tribune pour expliquer aux citoyens que la politique se faisait pas à pas et qu'ils avaient déjà obtenu plusieurs choses dans cette loi. En fait, aucun de ces amendements n'a été voté en raison du poids des lobbys.

Dans la réalité, les consommateurs décident de ne plus être complices des œufs numéro 3, issus de poules élevées en batterie. Par conséquent, les grands distributeurs comme Carrefour retirent ces œufs de leurs rayons. La société est en avance sur les politiques, ce qui

est extraordinaire et m'interroge pour l'avenir.

L'assistance applaudit
Allain Bougrain-Dubourg.

Charles-François Mathis

Vous évoquez les lobbys et la nécessité d'une nature de proximité. Je voudrais donc vous interroger sur deux choses.

Premièrement, par quelle image peut-on incarner cette nature de proximité, cette nature du quotidien ? Une image fixe, un film, un documentaire ou même des images virtuelles sur les réseaux sociaux ? Aussi, la technologie change-t-elle la représentation de la nature de proximité ? Peut-être ne pourrez-vous pas répondre à cette question.

Deuxièmement, une question sur les producteurs d'images. Nous parlions jusqu'ici des images comme si elles existaient et venaient de nulle part. Pourtant des personnes les commandent, les prennent, les encadrent, parfois au sens propre. Elles décident de la façon dont ces images vont exister et être diffusées. Certains acteurs incitent-ils à une production d'images de proximité qui poussent à agir ? M. Allain Bougrain-Dubourg, vous parliez au début de cette intervention de la censure qui vous était imposée dans les documentaires animaliers, vous obligeant à montrer une nature gentille, sans prédateur. Que pouvez-vous dire du rôle des producteurs d'images dans le rapport à la nature et son évolution ?

Allain Bougrain-Dubourg

Je n'ai pas de réponse particulière à

la première question. S'il existait une image qui illustre au mieux la préoccupation de la nature ou de la biodiversité, nous l'aurions immédiatement projetée derrière nous. Or nous ne l'avons pas trouvée. Aujourd'hui nous vivons avec les réseaux sociaux et même l'humour peut secouer les consciences. L'image n'est donc pas forcément violente ou émouvante. À propos des acteurs de l'image, je pense de suite à Cousteau et *Le monde du silence* (1956), le premier documentaire primé au festival de Cannes. Mais il n'a pas ouvert la voie à d'autres films documentaires sur la nature ou la biodiversité. Il a fallu quelques décennies avant que Jacques Perrin prenne le relais. Il a eu un courage formidable en pariant sur le grand écran. Il est sorti du simple documentaire télévisé, notamment quand il a produit le film sur les insectes *Microcosmos* (1996) puis tous les autres qui ont connu un grand succès.

Il existe deux manières de servir la nature : montrer sa beauté comme le fait Yann Arthus-Bertrand – il nous a montré des images admirables de la planète pour nous dire combien elle était belle – et montrer le déclin, la violence, la misère à travers des images-chocs qui secouent nos consciences comme celles de *L 124*. Le beau peut être utile. Victor Hugo disait « le beau est plus utile que l'utile » et je le crois vraiment.

Charles-François Mathis

Je voudrais réagir à ce que vous avez dit. Vous avez dit tout à l'heure qu'il fallait sortir d'une représentation de l'animal en tant qu'espèce et passer à une

représentation de l'individu. Vous évoquez *Microcosmos* qui pose un regard extrêmement précis sur une nature de proximité. Les fourmis sortent de l'espèce et acquièrent une individualité, au risque de l'anthropomorphisme. C'est là toujours le danger, mais ne faut-il pas passer à l'individualisation des êtres, quels qu'ils soient, pour pouvoir inciter à leur protection ?

Allain Bougrain-Dubourg

Je dis cela parce que la science nous l'enseigne. Plus la connaissance éthologique avance et change notre regard sur l'animal, plus se comble le fossé que nous avons creusé pour distinguer l'homme, placé sur un piédestal, de l'animal, qui lui est soumis. Nous pensions que les animaux ne faisaient l'amour que pour se reproduire. C'est faux, regardez les dauphins ou les bonobos. Nous pensions que l'outil avait été inventé par l'homme et nous voyons maintenant que des animaux en fabriquent. En avançant dans l'observation du monde animal – l'éthologie est assez récente, depuis un demi-siècle – et d'un seul coup nous nous rendons compte que les animaux ne nous sont pas si étrangers. Cela nous amène à changer notre perception à leur égard.

C'est actuellement la fête de la science. Qu'en est-il de l'expérimentation animale ? La Commission européenne nous donne une direction passionnante. Elle dit que l'objectif est à terme de se passer de l'animal. Elle ne dit pas que cela sera fait de suite, mais l'objectif est là. Nous devons tout mettre en œuvre pour l'atteindre. C'est intéressant. Les animaux

sensibles ont été identifiés, les derniers étant les céphalopodes. La pieuvre est sensible. Elle a trois cœurs. Elle s'ajoute donc aux autres catégories comme les mammifères, les oiseaux et les reptiles. Les poissons sont eux aussi sensibles. D'ailleurs, la mouche du vinaigre, l'animal le plus employé dans l'expérimentation, a de grandes capacités de mémorisation et bien d'autres singularités. La lucidité que nous devons avoir à l'égard du monde animal donne le vertige. Nous ne sommes plus les dominants de la planète.

Sebastian Grevsmühl

Sur la première question, je peux prendre un bon exemple : le forage Deep Water Horizon. Il s'agit d'un accident pétrolier très grave, voire le plus grave à ma connaissance, survenu en 2010. Il y avait alors trois façons de montrer le problème. Premièrement, il y avait les images de la NASA, se servant du registre du sublime en montrant l'impact du pétrole qui se diffusait à la surface de la mer. C'étaient des images colorées, multispectrales, prises avec différents capteurs. Deuxièmement, nous voyions aussi l'impact du pétrole sur les côtes et sur les oiseaux, comme nous le voyons souvent dans les médias, parce que cela marche bien. Mais nous ne voyions pas tous les oiseaux car certains n'arrivaient pas jusqu'à la station de nettoyage et mourraient entre-temps. Enfin, il y avait aussi un troisième mode de montrer le problème. Habituellement, nous ne voyons pas ce qui se passe sous l'eau. Or cette fois, une caméra filmait sous l'eau et il a fallu militer pour que BP rende ces images publiques. Nous pou-

vions voir combien de barils se déversaient chaque seconde dans la mer. Une violence lente et continue. Cette caméra a changé beaucoup de choses, notamment pour les sciences océanographiques. Elle a changé notre compréhension de la façon dont le pétrole se verse dans la mer et se distribue. Les scientifiques ont notamment compris que tout ne remonte pas à la surface.

La question de ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas est essentielle parce que malgré tous les moyens à disposition pour montrer le problème, il disparaît toujours des médias une fois que nous n'avons plus d'images. C'est évident. La stratégie de BP était donc de mettre un produit hyper toxique dans le pétrole à la surface de la mer pour le faire descendre. Ainsi, il allait disparaître des écrans. Mais la caméra embarquée prouvait que c'était clairement insuffisant, puisque tout le pétrole ne monte pas à la surface. Mais cette perspective ne suffisait cependant pas pour montrer toute l'étendue du problème. Pareil pour les oiseaux : on voit uniquement les oiseaux qui arrivent aux stations de nettoyage, mais on ne voit pas tous ceux qui n'y arrivent pas, mais on ne voit non plus tous ceux qui vont mourir rapidement après, même après nettoyage.

La question de la visibilité et de l'invisibilité est donc absolument essentielle et fondamentale. D'ailleurs, toute l'histoire des sciences pourrait être écrite uniquement autour de cette question : comment rendre l'invisible visible - et quelles invisibilités sont produites par les visualisations ?

Raphaële Bertho

La question de la proximité dont je parlais est à la fois symbolique et émotionnelle. C'est l'effet que fait la petite fille du Vietnam. Cette petite fille représente tous les petits enfants. Il y a donc une proximité émotionnelle. Elle restera au Vietnam, mais le fait qu'elle soit une petite fille nous touche, tout comme le petit Aylan sur une plage européenne. Ces incarnations nous renvoient à nous-mêmes.

Pouvez-vous revenir sur les premières images du diaporama, celle de Samuel Bollendorff ?

Les photographies sont projetées.

La question de la proximité dont je parlais est à la fois symbolique et émotionnelle. C'est l'effet que fait la petite fille du Vietnam. Cette petite fille représente tous les petits enfants. Il y a donc une proximité émotionnelle. Elle restera au Vietnam, mais le fait qu'elle soit une petite fille nous touche, tout comme le petit Aylan sur une plage européenne. Ces incarnations nous renvoient à nous-mêmes.

Je voudrais revenir rapidement sur les deux termes évoqués, la beauté et l'invisibilité. Concernant la beauté, voici une autre image de Samuel Bollendorff, aussi issue de la série *Contaminations*. Il s'agit du lac de l'Alberta au Canada qui est très pollué. Tous les poissons sont immangeables et les communautés alentours ne peuvent plus pêcher. Pourtant, ce lac est beau. Je citerai Bernard Lassus qui avait bien noté qu'un lieu pollué peut

former un beau paysage et qu'à l'inverse, un lieu non pollué n'est pas nécessairement beau. En fait, cela soulève le problème entre le critère de valorisation d'une image, qui demande ordonnancement et équilibre esthétique, et la reconnaissance d'un état de crise qui quant à lui suggère la représentation d'un déséquilibre, d'une cicatrice. Il y a là une tension. Pour être acceptée, reçue, diffusée, médiatisée, l'image doit prendre des atours qui parfois vont à l'encontre du propos.

Le travail de Samuel Bollendorff est très intéressant, car il se demande aussi comment faire parler l'invisible. Sur cette autre image, il essaie de photographier le continent de plastique. La photographie représente un filtre de l'expédition Tara. En fait, ce ne sont que des micro-particules de plastique dans l'océan. L'océan photographié de loin reste bleu, magnifique, rien n'est visible. Pour dépasser l'invisibilité première de ces résidus plastiques, Bollendorff photographie ce que le filtre de l'expédition a ramassé dans l'océan. Il essaie de déplacer sa pratique pour résoudre ces questions d'invisibilité et de beauté, ce qui est très intéressant. Ces deux questions sont en fait les deux points d'achoppement de la représentation d'une crise.

Charles-François Mathis

Je laisse le mot de la fin à Allain Bougrain-Dubourg.

Allain Bougrain-Dubourg

J'ouvre une petite parenthèse. Notre

cher Président de la République, parmi les cadeaux faits aux chasseurs, a jugé bon de réhabiliter les chasses présidentielles, fermées par Jacques Chirac. Ça, c'est du modernisme ! Chacun appréciera.

Je voudrais simplement vous dire la chose suivante. La première chasse présidentielle se déroulera à Chambord. Nos amis italiens seront invités pour l'occasion et un hommage sera rendu à Léonard de Vinci. Ainsi, la première chasse présidentielle sera réalisée en hommage à Léonard de Vinci qui est mort cinq siècles plus tôt. Or de Vinci était végétarien. C'était un ami des animaux comme il en existe peu. On lui prête des propos du style : « Ce qui est considéré comme un assassinat à l'égard de l'homme aujourd'hui le deviendra demain à l'égard de l'animal. » Je trouve que les conseillers du Président sont mal venus de ne pas observer le décalage entre un hommage rendu à Léonard de Vinci lors d'une chasse présidentielle et la réalité de cet homme. Si vous pouvez faire passer le message, ce sera utile. Chacun voulant agir, c'est l'occasion de le faire.

*L'assistance applaudit vivement
Allain Bougrain-Dubourg.*





Charles-François Mathis

Il nous reste une vingtaine de minutes pour les questions de la salle.

Un intervenant

Bonjour et merci de nous avoir présenté de nombreuses images sur notre représentation à venir de l'environnement.

Aujourd'hui, nous sommes à un moment de prise de conscience. Nous sommes en train de construire de nouvelles représentations. Jusqu'à maintenant, pour ma part, j'ai l'impression d'avoir grandi avec des représentations issues de l'« ancien monde ». La société de consommation nous encourageait à avoir une autonomie et une consommation individuelles. Bien souvent, je me dis qu'il faut faire le deuil de cet « ancien monde » pour passer au « nouveau monde » et avoir un avenir durable.

Je voudrais savoir si le travail de représentation par l'image ne pourrait pas nous aider, nous citoyens, à faire le deuil de cet « ancien monde ».

Charles-François Mathis

C'est une question philosophique. L'un d'entre vous se sent-il prêt à y répondre ?

Allain Bougrain-Dubourg

Honnêtement, je ne crois pas qu'il faille faire le deuil de l'« ancien monde ». La société est en évolution, mais nous avons des racines. Par exemple, la République

française a une devise : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Ce sont des racines extraordinaires qu'il faut à mon avis préserver. Il y aussi des éléments d'une violence terrible dans l'« ancien monde » que l'on espère ne plus retrouver. Nous pouvons ajouter que l'Europe n'a plus connu de guerre depuis un moment, ce qui est peut-être l'une des raisons positives de cette construction de nations. Je ne sais pas s'il faut effacer le passé. Je crois que nous sommes plutôt tirés vers l'avant. Peut-être ai-je mal compris votre question.

Un intervenant

Je voulais dire qu'il faut renoncer à une certaine qualité de vie. J'ai entendu récemment que pour avoir un monde durable, il faudrait que chaque personne en Occident vive comme un Indien du tiers-monde. Cette idée est terrible.

Allain Bougrain-Dubourg

Le problème est le même avec l'eau. Un Africain qui a la chance d'avoir de l'eau utilise 50 litres par jour et par personne. Un Français en consomme 150 litres et un Américain en consomme 300 litres. Évidemment, nous ne pouvons pas tous vivre comme des Américains. Faut-il pour autant vivre comme un Africain ? Je ne sais pas. Bien sûr, il faut faire des sacrifices. Il faut renoncer à de nombreuses facilités comme la nourriture à tout-va. Toute la question est de parvenir à montrer un horizon de bonheur, l'équilibre qui nous attend, pour nous enthousiasmer et nous engager à aller de l'avant et estomper ce qui peut paraître un sacrifice. C'est une grave question. Des chemins vont se des-

siner, s'ouvrir devant nous, du moins je l'espère. Les réseaux sociaux, relativement modernes, peuvent créer le pire et le meilleur. Nous, les naturalistes de la SNPN et de la LPO, manquons franchement d'arguments pour convaincre que ce sera mieux demain. Nous sommes plus dans un esprit de sacrifice actuellement que dans l'optique d'un bonheur à atteindre de l'autre côté de la rive.

Raphaële Bertho

Je sors de mon rôle d'experte pour vous donner une réponse très personnelle. Je trouve qu'aujourd'hui, le champ de la création qui représente le mieux ces questions est la science-fiction. C'est un espace de création très intéressant qui nous propose des possibles. Nous savons qu'il faut faire une bascule, et ces propositions littéraires, dessinées, cinématographiques, photographiques nous permettent d'envisager d'autres récits. Je vous incite donc à aller vers ce champ de la création. Des auteurs contemporains et français comme Alain Damasio ont écrit sur ces questions et permettent de se projeter.

Charles-François Mathis

En complément, un ouvrage très intéressant vient de paraître aux éditions Champ Vallon : *Hors des décombres du monde*, de Yannick Rumpala. Il traite des liens entre écologie, science-fiction et éthique du futur.

Une intervenante

J'ai été ravie d'entendre Monsieur Bougrain-Dubourg dire que les personnes ici sont conscientes des efforts à faire. Je suis tout de même un peu moins

optimiste que vous, même si j'y crois un peu aussi. Je vois à l'échelle d'une ville comme la nôtre qu'un grand nombre d'enfants vont en voiture à leur école de proximité, dans leur quartier. Leurs parents disent que c'est indispensable parce que le trajet à pied est dangereux ou parce que l'école est sur le chemin du travail. Le changement de ces tout petits comportements est le plus difficile à obtenir. Pourtant, nous savons que les enfants se dépensent trop peu. En comparaison, nos parents et grands-parents faisaient des kilomètres à pied pour aller à l'école. Aujourd'hui, les enfants sont à 500 mètres de leur école et ils y vont par un moyen de transport polluant.

Les personnes présentes ici sont conscientes, mais il reste tous ceux qui ne s'intéressent absolument pas à l'avenir de la planète et ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Je pense aussi à la politique *zéro phyto* en ville. Énormément de personnes se plaignent des herbes folles sur les trottoirs et voudraient que le béton soit bien propre. Or les villes sont de plus en plus artificialisées, avec de moins en moins d'espaces naturels. Nous essayons seulement de diversifier la flore.

Allain Bougrain-Dubourg

Vous faites un constat tristement authentique. Il est vrai qu'il est très difficile de secouer, de responsabiliser tous les citoyens. Je crois que l'un des leviers n'est pas la protection de la nature, mais la santé. Nous sommes de plus en plus affectés par des pollutions multiples et elles ont un effet sur notre bien-être.

Des signaux de temps à autre nous donnent un peu d'espoir. Je pense au tri sélectif. Il y a une dizaine d'années, les citoyens trouvaient cela contraignant, impossible et maintenant, le tri est rentré dans la norme.

Concernant les produits chimiques dans les villes, je ne suis pas tout à fait de votre avis. À Paris, il y a eu le même problème – j'en parlais avec les services de la Ville de Paris. Au début ils ont reçu énormément de retours selon lesquels la ville était sale. Maintenant, les habitants s'approprient les carrés autour des arbres. Ils y plantent des fleurs et c'est un signe de santé, contrairement à la ville aseptisée d'avant. Je pense donc que les choses bougent un peu, mais nous sommes dans l'urgence et ce n'est pas évident de changer.

Une intervenante

Je voudrais revenir sur la question de la proximité et de l'incarnation. Je pense aux résistances. Nous voyons de plus en plus de résistances à l'œuvre, qui se médiatisent par des images, à l'exemple de Notre-Dame-des-Landes. Elles permettent de montrer que l'enjeu n'est pas local, mais national, voire international. Tous les grands projets inutiles sont maintenant médiatisés par le bas. Ce n'est pas nouveau. Je pense à une documentariste japonaise qui avait fait le siège des territoires où allait être construit le futur aéroport Narita à Tokyo, dans les années 70. Cela a été un vrai bain de sang, avec dix morts ! Toutefois, ce n'est pas toujours un tel drame. Je trouve en tout cas que cette prise de conscience de l'environnement se manifeste

par des résistances humaines. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Ces médiations peuvent-elles aider, même si elles demandent beaucoup d'engagement ?

Raphaële Bertho

Je pense effectivement que l'incarnation peut passer par des résistances. Il faut encore trouver le lien avec l'émotion, la puissance de l'émotion. Les historiens ont déjà travaillé sur cette question au sujet par exemple de l'incarnation des guerres. Les femmes et les enfants étaient l'incarnation des êtres sans défense qui se retrouvaient pris dans le feu de la guerre. Pour l'environnement, il nous faut trouver les éléments qui apparaissent de manière évidente sans défense et qui se retrouvent dans le feu des questions environnementales pour donner une impression de proximité sur laquelle les discours vont ensuite pouvoir se poser.

C'est intéressant aussi de voir que ces déplacements ne sont pas des ruptures comme nous aimerions le croire parfois. Ce sont des déplacements longs et lents où l'exceptionnel devient la norme, puis l'évidence. Déplacer les représentations est très long. Nous ne sommes toujours pas sortis de l'incarnation de la nature comme paysage pittoresque telle que marquée en France et en Europe au XIX^e siècle. Je pense au travail de représentation des autoroutes dans les années 90 pour le ministère de l'Équipement. L'ambition de Bernard Lassus et de ses associés était de créer un paysage de l'autoroute. Finalement, ils ont fait un paysage pittoresque avec une autoroute au milieu. Ils se sont confrontés à

la puissance de ces éléments visuels et aux effets de reconnaissance. Il faut arriver à se décaler petit à petit. Nous verrons comment.

Allain Bougrain-Dubourg

Une chose me paraît intéressante dans l'évolution des mentalités. Dans les années 70 et 80, des associations de protection de la nature comme la SNPN ont commencé à se préoccuper de sauver la nature et elles se sont attachées aux espèces dites emblématiques. Il y avait la cigogne blanche dont il restait moins de dix couples en Alsace. Tandis que le castor et le faucon pèlerin disparaissaient. Nous nous sommes battus pour les sauver en pensant que le plus efficace serait de mettre la nature sous cloche. Seuls quelques initiés savaient où était le dernier nid de faucons pèlerins, où étaient les derniers castors. Aujourd'hui, trois ou quatre décennies plus tard, la culture s'est inversée. La nature est un patrimoine commun. Aujourd'hui, il y a plus de 2 000 couples de cigognes blanches, dont la moitié en Charente-Maritime. C'est une fierté locale à tel point que personne n'oserait y toucher. Les faucons pèlerins ont reconquis les villes, certains naissent à Paris. C'est un bonheur. C'est formidable de voir qu'ils sont devenus le patrimoine de tous. C'est la meilleure manière de protéger la nature que de laisser chacun s'en emparer, car il se sent responsable. De même, personne ne pourrait toucher à la Joconde ! Les mentalités ont beaucoup évolué de ce côté-là.

Une intervenante

Je voudrais aller un petit peu plus loin. Je n'ai pas entendu parler de récit. Pourtant, l'histoire qui nous est racontée crée l'émotion. « Il était une fois dans un pays merveilleux ». Voilà ce que l'on entend quand on est enfant. Vous dites justement que l'image nous ramène à notre histoire. Or la construction du message prend racine dans notre histoire. Le message qui nous est envoyé nous ramène à cette histoire. Un intervenant parlait de faire le deuil. C'est aussi une histoire de nostalgie. Nous sommes nostalgiques de la vie qu'ont vécue nos parents. Je crois vraiment que le côté sensible est dans l'histoire, tout comme ce qui fait sens et ce qui fait la tension avec la raison. Il y a un principe de réalité qui nous dit que ce que nous voyons défiler sous nos yeux n'est pas notre propre histoire, mais que nous devons la construire collectivement. Le bien commun est aussi un récit. Ce n'est pas ce qu'on nous disait il y a dix ans. Pourtant l'histoire qui nous est racontée aujourd'hui nous construit.

Raphaële Bertho

Je suis parfaitement d'accord avec vous. Le mot « récit » était sur mes notes et je l'ai substitué par « discours ». Ce que j'appelle « discours » est bien la construction d'un récit qui travaille l'image et la supporte. L'un ne se substitue pas à l'autre. L'un porte l'autre.

Charles-François Mathis

Après ces quelques échanges qui con-

cluent notre table ronde, il ne me reste plus qu'à remercier les intervenants pour leurs propos qui nous ont tous stimulés.★